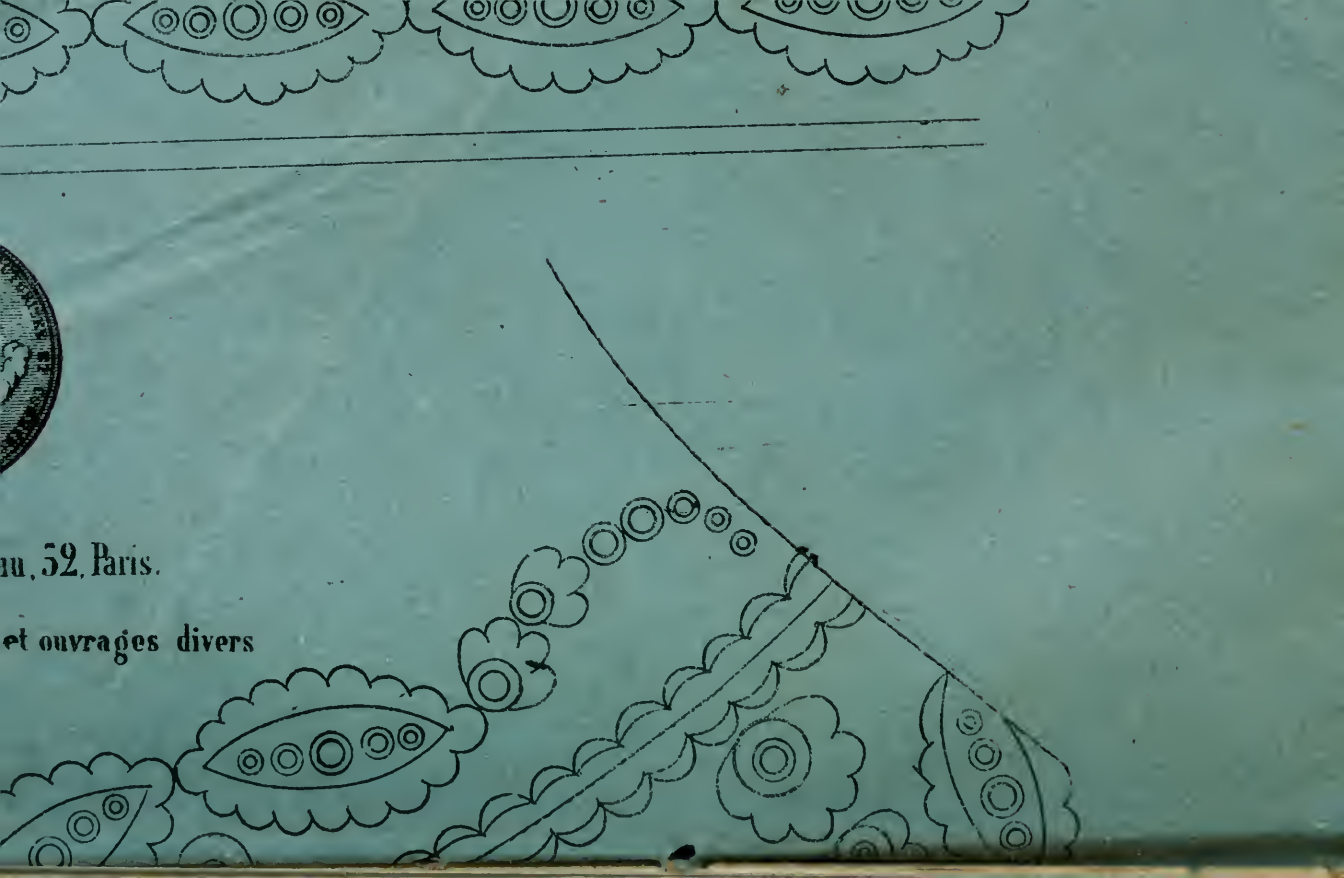


au, 52, Paris.
et ouvrages divers

PIERRE

ET CATHERINE,

Opéra-Comique en un Acte,

PAROLES DE M. DE SAINT-GEORGES,

Musique de M. Ad. Adam;

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI, LE 9 FÉVRIER 1829.



PARIS,

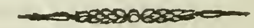
CHEZ J.-N. BARBA, EDITEUR,

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE CHARTRES, N°s 2 et 3,
derrière le Théâtre-Français;
ET COUR DES FONTAINES, N°. 7.

1829.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
PIERRE-LE-GRAND............	M. Damoreau.
ULRICH, jeune soldat du Czar......	M. Féréol.
PIKOFF, munitionnaire de l'armée suédoise......................	M. Henri.
CATHERINE, jeune villageoise.....	Mlle Prevost.
Soleats.	

La Scène se passe sur les confins de la Russie, en 1705.



Nota benè. — Le rôle de Pierre est un Philippe.
Celui d'Ulrich un Trial.
Pikoff, basse-taille chantante.
Catherine, 1ère Dugazon.

La Partition, les Airs détachés et les parties d'orchestre, se vendent chez M. Pleyel, Marchand de Musique, boulevard Montmartre, au coin de la rue Grange-Batelière.

Imprimerie de CHASSAIGNON, rue Gît-le-Cœur, n. 7.

PIERRE

ET CATHERINE,

OPÉRA COMIQUE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente une vallée boisée, entourée de hautes montagnes. Une chaumière sur le premier plan, à droite de l'acteur; çà et là, des faisceaux d'armes, des tentes à demi-pliées; quelques feux entourés de soldats assis. Ce tableau offre l'aspect d'un bivouac. Un canon, sur son affut, est en face de la chaumière. Des factionnaires sont sur les collines du fond. Ulrich est en sentinelle, à la porte de la chaumière, appuyé sur son mousquet; il paraît lutter contre le sommeil. Le jour commence à se montrer. Au fond, en perspective, une double chaîne de montagnes; c'est sur les plus éloignées que doivent paraître les feux de Menzikoff.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHŒUR.

Soldats, défendons nos drapeaux,
Près de ces lieux l'ennemi veille.
Si parmi nous quelqu'un sommeille,
Qu'il craigne un funeste repos.
Que ce cri fidèle
Soit redit par nous,
Sentinell', sentinelle,
Prenez garde à vous.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PIERRE, *entrant en uniforme de simple sergent.*

ULRICH, *se réveillant et couchant en joue Pierre qui est devant lui.*

Qui vive! oh! la... qui vive?
Est-ce l'ennemi qui nous arrive?

PIERRE, *lui faisant vivement signe de baisser son fusil.*

Ami, mon brave. (*à part.*) un peu plus tard
A Charles douze il livrait la Russie,
Et, dans son zèle pour le Czar,
Au Czar même il ôtait la vie.

ULRICH, *naïvement.*

C'est que je n' suis pas brave à demi,
Et je conseille à l'ennemi
D' laisser en paix cette chaumière.

PIERRE, *riant.*

Et que te fait cette chaumière?

COUPLETS.

ULRICH.

Dans cett' chaumière
Est mon trésor,
Celle qui m'est chère
Y repose encor.
Et de ma belle
J' suis si jaloux,
Que j' garde celle
Dont j' s'rai l'époux.

CHŒUR.

Sentinell', sentinelle;
Prenez garde à vous!

Deuxième Couplet.

Elle est l'idole
D' tous les soldats,
Moi j'en raffolle
Je n' m'en cache pas ;
Mais de ma belle
J' suis si jaloux,
Que j' garde celle
Dont j' s'rai l'époux.

(*Le jour commence à naître.*)

CHŒUR.

Sentinell', sentinelle,
Prenez garde à vous.

ULRICH, *à Pierre.*

Tous mes amis, pour défendre ma belle,
De l'ennemi, braverait les coups.

LES SOLDATS, *montrant la chaumière.*

Oui, chacun de nous, pour défendre sa belle,
De l'ennemi, braverait les coups.

PIERRE, *riant, à Ulric.*

Avec tant d'amis de sa belle,
Il est permis d'être jaloux ;
Sentinell,, sentinelle,
Prenez garde à vous.

CHŒUR.

Sentinell', sentinelle,
Prenez garde à vous.

(*Pendant la reprise du chœur, Pierre consulte une carte militaire qu'il a étendue sur le canon.*)

ULRICH,

Il a raison, l' sergent, avec son sentinelle prenez garde à vous... car j' crois que l'ennemi n'est pas loin.

PIERRE, *appuyé sur un affût de canon, et montrant le fond de la scène.*

Il est là! (*mouvement parmi les soldats.*) J'arrive à l'instant du camp de Menzicoff, pour commander dans votre détachement. (*les examinant.*) M'assurer de vos dispositions, et vous apporter des nouvelles.

TOUS LES SOLDATS.

Des nouvelles!

PIERRE, *sans se déranger.*

Charles XII, attiré dans ce pays par une ruse de guerre, est campé derrière ces montagnes; (*il montre celles du fond.*) et croyant n'avoir à combattre que l'armée de Menzicoff qui lui fait face... il ignore que votre détachement est embusqué dans ces défilés, pour couper la retraite à ses dix mille Suédois.

ULRICH.

Dix mille! et nous ne sommes que quinze cents dans cette vallée.

PIERRE, *froidement.*

Le Czar ne l'ignore pas... mais votre division était la seule qui, grâce à son éloignement de ces lieux, pût s'y rendre à l'insu de l'ennemi.

PREMIER SOLDAT, *brusquement.*

Le Czar n'épargne pas nos jours.

ULRICH.

Oh! quant à ça, pas plus que les siens, dit-on. (*regardant la chaumière.*) Mais s'il avait seulement une femme ou une maîtresse à aimer.

PIERRE, *riant.*

Qui sait, il n'attend peut-être qu'une occasion pour cela.

DEUXIÈME SOLDAT.

Cette guerre est éternelle.

PIERRE, *brusquement.*

C'est pour forcer Charles XII à la paix, qu'a lieu notre périlleuse entreprise.

TOUS, *avec force.*

Jamais de paix avec le Czar.

PIERRE, *à part.*

Qu'entends-je ! quel esprit de révolte.

PREMIER SOLDAT.

Nous sommes las de nous battre pour lui.

PIERRE, *portant la main à son sabre avec fureur.*

Malheureux!

ULRICH, *l'arrêtant.*

Laissez donc, sergent, laissez donc, ils n'en feront pas moins le coup de sabre. Nous sommes de nouvelles levées qui n'avons jamais servis avec le Czar, nous ne le connaissons même pas, et les camarades étaient bien pires que ça avant d' venir ici, mais d'puis deux jours que nous sommes dans c'te vallée, Catherine les a déjà tous changés.

PIERRE, *surpris.*

Quelle est donc cette Catherine?

ULRICH.

C'est la fille d'un brave soldat, qui lui a laissé c'te petite auberge pour tout héritage. J' suis né comme elle dans ce pays, où nous avons été élevés ensemble. Mais dam', c'est pas une femme comme une autre ; d'abord elle est plus jolie qu'une autre, et puis une tête, un cœur, un courage ! C'est mon premier capitaine, c'est elle qui m'a enrôlé.

PIERRE.

Que dis-tu?

ULRICH.

Son père ne lui parlait que de gloire, que de combats; elle n'admirait que ça... et pour qu'elle m'admirât un peu...

PIERRE, *souriant.*

Tu t'es fait soldat.

ULRICH.

Juste; il fallait voir comme elle nous a reçus quand nous sommes arrivés dans c'te vallée; y avait des blessés et des bien portans... Que de soins elle donna aux blessés, et

que de petits verres aux bien portans. Aussi, depuis ce temps-là, on ne jure plus que par elle. (*montrant les soldats.*) Vous voyez bien ces mutins-là... Eh bien! hier encore, quand elle nous chantait la ronde du Czar... si l'ennemi s' fut trouvé là, nous tombions sur lui en chœur, et enfoncé au dernier couplet.

PIERRE.

Nous verrons cela la nuit prochaine; le combat commencera, lorsque des feux allumés par Menzikoff paraîtront sur les montagnes qui sont à l'horizon. Du courage, de l'audace, et la victoire est à nous.

ULRICH.

C'est ça, un bras de moins, un chevron d' plus, et Catherine est à moi.

PIERRE.

Comme tu y vas.

ULRICH.

Pourvu qu'il m'en reste un pour lui donner la main, v'là tout ce qu'il me faut. (*on entend la trompette d'appel.*) Allons, v'là déjà l'appel; dites donc, sergent, faites-moi l' plaisir d'avoir l'œil sur c'te chaumière jusqu'à mon retour.

PIERRE.

Sois tranquille, je serai là... mais à charge de revanche... et si jamais je me marie, je te ferai monter la garde à la porte de ma femme.

ULRICH.

Convenu.

(*Ulrich et les soldats sortent, en reprenant la fin du Chœur de l'Introduction.*)

SCENE III.

PIERRE, *seul.*

La singulière faction pour un souverain! Mais quelle est donc cette jeune fille dont la voix exerce un tel empire sur

ces soldats? Que de fois mon cœur se plût à parer d'une si noble énergie celle dont l'image me poursuit sans cesse... qu'un destin bizarre semble ne m'avoir montrée que pour me la ravir ensuite à jamais. (*s'approchant de la carte posée sur le canon, et l'examinant.*) Le sort de cette guerre va donc se décider... la gloire... le bonheur de mon peuple, objet de tant de soins, de voyages, tout me faisait la loi d'obtenir la paix sans retard. Sous ce modeste uniforme, où je fus tant de fois vainqueur, j'ai voulu conduire moi-même cette affaire décisive. (*examinant de nouveau la carte.*) Oui... tout est prévu... en cas de surprise, le canon du fort St.-Anne, que nous possédons à cent verstes d'ici, sur la hauteur, appellerait Menzikoff à notre secours... mais nous n'avons rien à redouter jusqu'à la nuit prochaine.

SCÈNE IV.

PIERRE, PIKOFF.

PIKOFF, *à la cantonade.*

Prisonnier... prisonnier... sur parole, entendez-vous. J'ai la jouissance du camp, que diable, on peut s'y promener... on est prisonnier... mais on veut encore être libre.

PIERRE, *à part.*

Que vois-je! un Suédois dans ces lieux!

PIKOFF.

Hélas! un Suédois prisonnier!

PIERRE, *vivement.*

Prisonnier... depuis quand?

PIKOFF.

Depuis hier... rendu à discrétion avec les honneurs de la guerre, c'est-à-dire avec nos munitions de bouche.

PIERRE, *à part.*

Quelle imprudence.

PIKOFF.

Aussi qui diable pouvait se douter qu'il y eut un parti russe caché dans ces défilés, moi qui les traversais pour arriver plutôt à notre camp, pour me faire de l'honneur.. l'ambition, le désir d'avancer, et je me suis si bien avancé, que je me suis fait prendre.

PIERRE.

Expliquez-vous?

PIKOFF, *toujours à lui-même.*

Mais patience, on aura des égards pour moi, si je puis me faire conduire au Czar.

PIERRE.

Eh! que lui voulez-vous, au Czar?

PIKOFF.

Lui donner un petit conseil, d'où dépend le salut de tous les Russes qui sont ici.

PIERRE, *gaiment.*

Eh bien! parlez... et si votre avis est bon...

PIKOFF.

S'il est bon... d'abord il me semble que vous pourriez bien me croire sur parole... d'autant plus qu'un comptable doit toujours être cru sur parole, et un homme comme moi surtout.

PIERRE.

Eh! qui donc êtes-vous?

PIKOFF.

Qui je suis... Christiern Pikoff, ça dit tout!

PIERRE, *souriant.*

Et quel est le célèbre Christiern Pikoff?

PIKOFF.

Vous ne connaissez pas le célèbre Christiern Pikoff?

PIERRE, *riant.*

Amusons-nous aux dépens de cet original.

DUO.

PIKOFF.

Devinez donc ce que je suis.

PIERRE.

Sans doute, un homme d'importance.

PIKOFF, *avec orgueil.*

Mais beaucoup de gens, je le pense,
Seront, mon cher, de votre avis.

PIERRE, *avec ironie.*

Avec cette noble tournure;
Et ce regard plein de hauteur,
Vous devez être, je le jure,
Des fourgons, pour le moins conducteur.

PIKOFF, *avec un sourire de mépris.*

Mieux que cela, je vous assure.

PIERRE.

Ou bien, des vivres, inspecteur.

PIKOFF.

Mieux que cela!

PIERRE.

Contrôleur?

PIKOFF.

Mieux que cela!

PIERRE.

Directeur?

PIKOFF.

Mieux que cela!

PIERRE.

Fournisseur?

PIKOFF, *d'un air satisfait.*

Mieux que cela, sur mon honneur.

PIERRE, *riant.*

Sur votre honneur... Monsieur, sans doute,
N'a jamais été fournisseur?

PIKOFF, *avec une feinte modestie.*

Oui, j'en conviens, quoiqu'il m'en coûte,
Je suis, mon cher, mieux que cela.

PIERRE.

D'un régiment, le munitionnaire?

PIKOFF.

Mieux que cela!
Mais, je vous le dis sans mystère,
Encore un pas, et c'est cela,
Je suis bien munitionnaire...

PIERRE.

Général.

PIKOFF.

Vous y voilà!

ENSEMBLE.

PIKOFF.

La plaisante aventure!
Ah! quel événement!

PIERRE.

Sa plaisante tournure
Me divertit vraiment.

PIKOFF.

Je crois qu'un homme de ma sorte
Sans crainte, peut parler au Czar.

PIERRE.

Dès qu'à moi seul on s'en rapporte,
e lui fais parler sans retard.

PIKOFF.

Vous?

PIERRE.

Moi.

PIKOFF.

Vous êtes très-puissant? je pense.

PIERRE.

Devinez donc ce que je suis.

PIKOFF, *avec ironie.*

Sans doute, un homme d'importance?

PIERRE.

L'on est assez de votre avis.

PIKOFF.

A cette vaillante tournure,
Qui doit briller dans un combat,
Vous devez être, je le jure,
Pour le moins... un pauvre soldat.

PIERRE.

Mieux que cela, je vous assure.

PIKOFF.

En ce cas, un brave sergent.

PIERRE, *riant.*

Mieux que cela!

PIKOFF.

Lieutenant?

PIERRE.

Mieux que cela!

PIKOFF, *le regardant avec une surprise croissante.*

Commandant?

PIERRE, *riant.*

Mieux que cela! (*à part.*) Son embarras m'amuse.

PIKOFF.

Général?... Non, je m'abuse.

PIERRE.

Mieux que cela!

PIKOFF.

Prince... O ciel!
Ah! je sens un effroi mortel.

PIERRE.

Mieux que cela! Mais, tenez, sans mystère,
Vous n'avez plus qu'un pas à faire,
Et c'est cela.

PIKOFF.

Dieux! cette figure si fière!

Ne seriez-vous pas, par hasard?...

PIERRE.

Le Czar!... Vous y voilà.

PIKOFF, *avec respect.*

Ah! sire, quelle surprise!

PIERRE, *riant.*

Oui, j'ai l'air d'un pauvre sergent.

PIKOFF.

Daignez excuser la méprise...

PIERRE.

Ou tout au plus d'un lieutenant.

ENSEMBLE

PIERRE.

La plaisante aventure,
Ah! j'en rirai long-temps.

PIKOFF.

La terrible aventure!
J'en tremble, je le sens.

PIERRE.

Approchez, monsieur le Munitionnaire général; vous aviez un avis important à donner au Czar, cela seul a pu me décider à me faire connaître, mais songez que ce n'est qu'à vous..... Ma présence en ces lieux est un secret pour tous mes soldats, jusqu'au moment du combat...

PIKOFF.

Ah! Sire, mon dévouement...

PIERRE.

Votre dévouement... Et Charles XII...

PIKOFF.

Permettez, Sire... Le système général des fournitures consiste à servir indifféremment amis et ennemis; avec nous, il faut que tout le monde vive... Tel que vous me voyez, j'ai déjà servi trois souverains; j'en suis à ma quatrième tête couronnée... et je ne vois pas pourquoi...

PIERRE, *riant.*

Je ne ferais pas la cinquième.

PIKOFF.

L'état se comprend en deux mots : donner peu, et se faire donner beaucoup... c'est même le mode d'administration le plus généralement répandu... et les finances suédoises, n'étant pas brillantes, en ce moment... si mes services...

PIERRE, *avec impatience.*

Nous verrons; mais cet avis essentiel?

PIKOFF.

M'y voici. J'étais chargé, par notre cher Souverain, Charles XII, de lui amener un convoi de vivres, mais tous les gens qui m'escortaient n'ont pas été pris, et si quelques-uns d'eux sont arrivés sains et saufs au camp suédois... Ils pourront bien parler de votre ambuscade... et ma foi, bientôt entourés par dix mille ennemis, je ne répondrai plus de Votre Majesté.

PIERRE, *à part, avec agitation.*

Cet homme a raison... Nous serions perdus, et le signal du fort Saint-Anne serait notre seul espoir, en instruisant Menzikoff de nos dangers.

PIKOFF, *à Pierre qui réfléchit.*

Ah! Sire, quel bonheur pour moi, de contribuer à votre précieuse existence!... Cet excellent Charles XII, si vous voyez comme il se porte... une santé superbe!

SCÈNE V.

LES MÊMES, ULRICH.

PIERRE, *à part.*

Oui, c'est cela... (*à Ulrich.*) Tiens-toi prêt à partir.

ULRICH.

Moi!

PIERRE.

Tu vas conduire un détachement au fort Saint-Anne, pour en augmenter la garnison... (*à Pikoff.*) Suivez-moi.

PIKOFF, *sortant.*

Il est dit que mes rations feront le tour de l'Europe.

ULRICH, *à la cantonade.*

Dites donc, dites donc, c'est que j'aimerais mieux rester ici, moi, (*avec humeur.*) — Tiens-toi prêt à partir... Et cet air... parce qu'il est sergent... Sois tranquille, va... si je deviens jamais officier, les sergens me le paieront... Laisser Catherine toute seule, comme ça... La v'là, en ayant les honneurs militaires.

(*Il va se poster à la porte de la chaumière, et présente les armes à Catherine qui en sort, et le salue de la main, en riant.*

SCÈNE VI.

ULRICH, CATHERINE.

CHANSONNETTE.

Premier Couplet.

CATHERINE.

Pendant une guerre
Je reçus le jour;
J'ouvris la paupière
Au son du tambour.
Quand on crie aux armes,
Quand le tambour bat,
J'attends sans alarmes
La fin du combat.

ULRICH.

Plan, plan, plan.

CATHERINE.

Quand on crie aux armes, etc.

ULRICH, *chantant son fusil au bras.*

Plan, plan,
En avant, en avant,
C'est là not' cri de ralliement.

Deuxième Couplet.

CATHERINE.

Près de ma chaumière,
Pour charmer mon cœur,
Plantez la bannière
Du Russe vainqueur.

ULRICH.

Plan, plan, plan.

CATHERINE.

Quand on crie aux armes, etc.

ULRICH.

Plan, plan, plan, etc.

Troisième Couplet.

ULRICH.

L'ennemi s'imagine
Qu'il nous verra fuir;
Mais, près de Catherine,
Nous saurons mourir.

ENSEMBLE. {
Plan, plan, plan, etc.

CATHERINE.

Quand on crie aux armes, etc.
}

CATHERINE.

Mon brave Ulrich, que ce courage-là te va bien! J'étais sûre que tu ferais un bon soldat.

ULRICH.

Sans me vanter, Catherine, je n' suis ni l' plus laid, ni l' plus mauvais du régiment; il est vrai que dans l' com-

mencement, j'ai eu d' la peine à m'y habituer, les boulets m' faisaient un drôle d'effet.. mais l' désir de vous plaire..

CATHERINE.

Oui, oui, tu me plais ainsi; la bravoure me va toujours au cœur.

ULRICH.

Eh bien, c'est déjà bon signe... parce que, si la bravoure vous va au cœur, p't'êt' que le brave ira aussi...

CATHERINE, *riant.*

Oh! pour le brave, c'est autre chose.

ULRICH.

L' malheur pour moi, c'est qu'il y a d' la concurrence; c'est à qui vous f'ra les yeux doux, ici.

CATHERINE, *fièrement.*

Oui, mais je sais me faire respecter.

ULRICH.

Oh! quant à ça, c'est connu... Vous avez une manière de regarder les camarades... les plus hardis sont en déroute tout de suite... et moi, encore plus vite que les autres.

CATHERINE.

Oh! toi, c'est différent... tu es mon ami d'enfance, mon seul ami.

ULRICH.

Je n' dis pas, mais c'est que j' voudrais bien être encore aut' chose... et si j'avais seulement un grade... Par bonheur, cette nuit, y a des chances..... nous devons tomber tous les quinze cents sur dix mille Suédois.

CATHERINE.

Est-il possible?

ULRICH.

Oh! nous jouons gros jeu... mais j' resterai là-bas, ou j'en reviendrai avec un grade... P't'êt' qu'alors, ça vous décidera.

CATHERINE.

Mais si je ne méritais pas...

ULRICH.

Vous? vous mériteriez un Empereur, mais faute d'Empereur, p't'êt' qu'un p'tit caporal...

CATHERINE, *avec sensibilité.*

Va, mon pauvre Ulrich, ta franchise, ton courage, suffiraient pour toucher mon cœur... et, sans un souvenir...

ULRICH, *surpris.*

Ah! vous avez un souvenir!

CATHERINE.

Oui, un service que je rendis... il y a deux ans. Tu venais de t'engager, j'habitais alors Marienbourg, près de mon oncle, le vieux pasteur Gluck qui fortifiait, par une éducation bien au-dessus de mon état, les idées que m'avait données mon père... Une nuit, Marienbourg fut surpris par les Suédois : à la lueur des torches, je vis un soldat russe, poursuivi de toutes parts... Je le reçus dans notre demeure, et je lui sauvai la vie en le faisant échapper par une porte qui donnait sur la campagne.

ULRICH.

C'est bien, ça, Catherine.

CATHERINE.

Dans le trouble de sa fuite, il ne me dit que ce peu de mots : un jour, je reviendrai, vous serez heureuse.

ULRICH, *avec inquiétude.*

Eh bien?

CATHERINE.

Eh bien! je ne le revis plus... mon oncle mourût, je revins habiter cette chaumière, mon seul asile..... et depuis, les traits de ce soldat sont restés gravés là.

ULRICH, *indiquant son cœur.*

Et p't'êt' là.

CATHERINE, *hésitant.*

Et si cela était?

ULRICH.

Ça serait affreux à vous, Catherine; car enfin, j' suis l' premier en date, moi... Vous n'étiez pas plus haute que ça, que déjà...

CATHERINE.

Va, va, sois tranquille, il ne reviendra pas... et s'il existe, il ne pense sans doute plus à moi.

SCENE VII.

LES MÊMES, PIERRE, *précédé de* QUELQUES SOLDATS, *en patrouille,*

MORCEAU D'ENSEMBLE.

TOUS LES SOLDATS.

Ulrich! sous ton commandement,
Vers le fort marchons à l'instant.

PIERRE, *entrant, à Ulrich.*

Pour les conduire, on se fie à ton zèle.

ULRICH, *à Pierre.*

Moi! la quitter! quel malheur! Voilà celle
Dont c' matin j' vous parlais ici.

PIERRE.

Grands dieux! qu'ai-je vu?... C'est elle!

CATHERINE.

C'est lui!

ULRICH.

Hein! qu'est-ceci?

PIERRE.

C'est elle qui sauva ma vie.

CATHERINE.

C'est lui dont je sauvai la vie.

PIERRE et CATHERINE.

Oh destin! je te remercie.

ULRICH, *se jetant entre eux.*

C'est fort poli, mais pour l' moment,
Assez comme ça de remerciement.

LES SOLDATS, *à Ulric.*

Marchons, Ulrich, le temps s'avance.

ULRICH, *à part.*

Marchons... O ciel! dans quel moment!

LES SOLDATS.

Marchons!

ULRICH.

En vain je ferais résistance.

LEL SOLDATS.

Marchons!

PIERRE, *à Ulrich.*

Le mot d'ordre, est Prudence.

ULRICH, *à part.*

Les laisser seuls, et quand j'y pense,
Avoir pour mot d'ordre, Prudence.

PIERRE.

Allons, mon brave, il faut partir.

CATHERINE.

Mais bientôt tu vas revenir,

ULRICH.

Oui, bientôt, je vais revenir.
Jusqu'au fort je n' ferons qu' courir.
En avant! marche!

PIERRE et CATHERINE.

Silence, silence, silence;
Car votre mot d'ordre est Prudence.

ULRICH.

Les laisser seuls, et, quand j'y pense,
Avoir pour mot d'ordre, Prudence.

(*Les soldats se mettent en marche, précédés d'Ulrich, qui ne cesse, en sortant, de regarder Pierre et Catherine, sur la reprise de l'ensemble.*)

Silence, silence, silence;
Car notre mot d'ordre est Prudence.

SCÈNE VIII.

PIERRE, CATHERINE.

PIERRE.

C'est donc vous que je revois... vous, que la reconnaissance avait fixé pour jamais dans mon cœur.

CATHERINE, *avec joie.*

Vous ne m'aviez pas oubliée?

PIERRE.

Toutes mes recherches pour vous retrouver furent inutiles... on ignorait à Marienbourg ce que vous étiez devenue.

CATHERINE, *montrant sa chaumière.*

J'étais là... je songeais à vous.

PIERRE.

Il se pourrait!

CATHERINE.

Que de vœux je formai pour des jours que j'avais conservés!... (*souriant.*) Mais je le vois, ils vous ont porté bonheur... Vous êtes sergent.

PIERRE, *souriant.*

Oui, j'ai fait mon chemin.

CATHERINE.

Ah! vous deviez le faire, car vous êtes brave, j'en suis sûre.

PIERRE.

Le Suédois le disent.

CATHERINE.

Et vous n'en resterez pas là... vous avancerez en grade.

PIERRE.

Je suis déjà si content du mien!

CATHERINE, *surprise.*

Quoi ! vous n'avez pas d'ambition ?

PIERRE:

C'est rare, j'en conviens ; dans mon état surtout... Je suis peut-être le seul... mais vous-même, en auriez-vous, Catherine.

CATHERINE, *le regardant.*

Oh ! non... plus maintenant, mais en votre absence, quelquefois... Dans mes rêves, je me voyais de la richesse, de la puissance, et je n'ose vous le dire, mais ce rang élevé ne m'effrayait pas... on m'aimait ainsi, car je ne faisais que des heureux.

PIERRE.

Ah ! je le vois, à ce langage, vous êtes cette jeune fille, dont tout le camp parle avec enthousiasme, l'idole des soldats, cet ange tutélaire, dont les accents de gloire sont si puissans sur eux.

CATHERINE, *avec dignité.*

Tous mes accents partent du cœur, et le mien n'est jamais froid quand il s'agit de ma patrie ou de mon souverain.

PIERRE, *avec intention.*

On dit en effet que le nom du Czar se mêle souvent à vos chants.

CATHERINE.

Oui, car ce nom que je chéris, rappelle aux Russes, tout ce qu'ils doivent au bienfaiteur de leur pays.

PIERRE, *lui prenant la main.*

Qu'entends-je ! Ah ! le Czar, lui-même, serait touché de l'affection de Catherine !

CATHERINE, *souriant et retirant sa main.*

Oui, mais vous n'êtes pas le Czar.

DUETTO.

PIERRE.

Si je l'étais, une triste grandeur
Me priverait donc du bonheur ?

CATHERINE, *avec dignité.*

De l'amour, pour goûter les charmes,
De l'amour, pour braver les maux,
Pour qu'il ne coute pas de larmes,
N'aimons jamais que nos égaux.

PIERRE, *à part.*

Ah! cachons-lui bien ma puissance.

CATHERINE, *lui donnant la main.*

Mais entre nous, pas de distance,
Une orpheline sans naissance
Peut aimer un pauvre soldat.

PIERRE.

Vous m'aimeriez dans ce modeste état?

CATHERINE, *avec émotion.*

Jugez mon cœur par mon silence.

PIERRE.

Qu'entends-je?

ENSEMBLE.

PIERRE.

Oui, sa présence
Charme mon cœur,
Mais ma puissance
Fait mon malheur.

CATHERINE.

Oui, sa présence
Fait mon bonheur,
Et l'espérance
Naît dans mon cœur.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PIKOFF, *accourant avec effroi.*

TRIO.

PIKOFF.

Au secours! au secours!
Ah! Sire, sauvez mes jours.

CATHERINE, *regardant Pierre.*
Mon Souverain... O ciel! c'était donc vous?

PIERRE, *à Pikoff.*
Tu m'as trahi, crains mon courroux.

CATHERINE, *au comble de l'émotion.*
Le Czar! le Czar! Ah! fuyons sa présence,
Cachons mon trouble et ma rougeur.

PIERRE.
Auprès de vous, j'oubliais ma naissance.

CATHERINE, *avec dignité.*
Oui, car vous abusiez mon cœur.

PIERRE.
Vous me fuyez!

CATHERINE.
De l'amour, pour goûter les charmes,
De l'amour, pour braver les maux,
Pour qu'il ne coûte pas de larmes,
N'aimons jamais que nos égaux.

ENSEMBLE.

PIERRE.
Ah! sa présence
Trouble mon cœur,
Et ma puissance
Fait mon malheur.

CATHERINE.
Ah! sa présence
Trouble mon cœur,
Et sa puissance
Fait mon malheur.

PIKOFF.
Trembler d'avance,
Mourir de peur,
C'est l'existence
D'un fournisseur.

SCÈNE X.

PIERRE, PICOFF.

PIERRE, *ragardant sortir Catherine.*

J'éprouve un trouble... une émotion... Tant de fierté, tant de charmes!...

PIKOFF, *d'un air suppliant.*

Sire!

PIERRE, *brusquement.*

Que voulez-vous?

PIKOFF.

La vie, pas davantage.

PIERRE.

Que dites-vous?

PIKOFF.

Comme futur munitionnaire-général de Votre Majesté, tout-à-l'heure, je passais l'inspection de ce superbe convoi de vivres pris sur mon ex-Souverain, Charles XII, lorsqu'un grand tumulte s'éleva tout-à-coup dans le camp, et ce cri terrible retentit de tous côtés... « Mort aux prisonniers suédois! »

PIERRE.

Qu'entends-je!

PIKOFF.

Des soldats furieux accusaient ceux de mon escorte, qui se sont échappés, d'avoir donné l'alerte aux ennemis...

PIERRE, *avec douleur.*

Ah! voilà ce que je redoutais!

PICOFF.

Ils parlaient de surprise, de dangers, de sédition.

PIERRE, *avec colère.*

De sédition!

PIKOFF.

Et je crois, qu'au train dont ça marchait, le camp est maintenant en pleine révolte.

(Bruit dans la coulisse.)

PIERRE.

Si près de l'ennemi!

PIKOFF.

On les entend d'ici.

PLUSIEURS VOIX.

Aux armes! aux armes!

PIERRE, *avec force.*

Ne perdons pas un moment pour faire donner le signal du fort à Menzikoff, et revenons trouver ces rebelles.

PIKOFF, *avec un effroi comique.*

Sire, je ne quitte plus votre auguste personne.

(Ils sortent d'un côté, Ulrich entre vivement de l'autre, en ramenant Catherine.)

SCÈNE XI.

ULRICH, *pâle et agité*, CATHERINE.

ULRICH.

V'nez, v'nez, Catherine.

CATHERINE.

Qu'arrive-t-il? pourquoi ces cris?

ULRICH.

On crierait à moins... nous sommes perdus, découverts, enveloppés de tous côtés par les Suédois.

CATHERINE.

O ciel!

ULRICH.

J'ai rebroussé chemin avec mon détachement, en apercevant leurs avant-postes; ils n'attendent sans doute que la

nuit pour nous écraser. Quant à moi, je n'y tiens pas... mais vous, Catherine... N'importe, j' s'rai là, et si l' sergent n'est pas un ingrat...

CATHERINE, *avec douleur.*

Ah! ne me parle plus de lui.

ULRICH.

V'là les camarades qui accourent; ils crient à la trahison, ils accusent le Czar de les abandonner.

CATHERINE.

Le Czar!

ULRICH.

Oui, oui, et il est bien heureux d'être loin... j' les connais, dans leur fureur, il n' s'rait pas en sûreté ici.

(*La ritournelle du morceau suivant se fait entendre.*)

CATHERINE.

Malheureux!

ULRICH.

Ecoutez donc... le désespoir...

CATHERINE.

Grands dieux! s'il venait à paraître!...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, SOLDATS, *accourant de tous côtés, le sabre à la main.*

CHŒUR DES SOLDATS.

Contre nous
Dans ce lieu sauvage,
L'ennemi prépare ses coups;
Mais le trépas serait plus doux
Que l'esclavage!
Bravons les allarmes,
Marchons;
Jetons là nos armes,
Fuyons.

CATHERINE, *courant au milieu d'eux.*

Arrêtez.

SOLDATS.

Catherine!

CATHERINE.

C'est votre amie
Qui vous supplie,
Soldats, de braver votre sort.

SOLDATS.

Notre sort, Catherine, c'est la mort.

CATHERINE.

Non, non, le Czar...

SOLDATS, *avec fureur.*

Du danger qui nous environne,
Le Czar est cause en cet instant,
Et pourtant
Il nous abandonne.

CATHERINE, *avec force.*

Lui! jamais.

RONDE.

Premier Couplet.

Celui qui, d'un peuple d'esclaves,
A fait un peuple de guerriers,
Quand il faut cueillir des lauriers,
Abandonnerait-il ses braves?...
Soldats, redoutez son courroux,
Le Czar est au milieu de vous.

ULRICH ET LES AUTRES, *avec surprise.*

Quoi! le Czar est au milieu de nous?

Deuxième Couplet.

CATHERINE.

De ses bienfaits, si la mémoire
Vous échappait en ce moment,
Rappelez-vous en frémissant,

Des Strelitz, la sanglante histoire.
Amis, amis, ralliez-vous,
Le Czar est au milieu de vous.

TOUS.

Quoi! le Czar est au milieu de nous?...

Troisième Couplet.

CATHERINE.

Craindriez-vous une défaite,
Lorsque, guidés par sa valeur,
Vous le verrez, au champ d'honneur,
Marcher et vaincre à votre tête?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, PIERRE, *suivi de quelques hommes.*

CATHERINE, *l'apercevant et le montrant aux soldats.*

Soldats, tombez à ses genoux,
Car votre Czar est devant vous.

ULRICH ET LES SOLDATS.

Le Czar!

(*Tous s'inclinent devant Pierre.*)

ULRICH, *avec surprise.*

Catherine connaissait notre Czar!

PIERRE.

Qui donc, d'une troupe rebelle,
Sut calmer ainsi la fureur?

LES SOLDATS.

La voilà, la voilà... c'est elle,
Dont la voix nous rend à l'honneur.

PIERRE.

Catherine, grands dieux! c'est vous! puis-je le croire?
Oser, pour me servir, braver un tel danger!
(*Aux soldats.*)
Prêt à mourir, ou bien à vous venger,
Vous voyez votre Czar... Soldats, à la victoire,

Au milieu de vos rangs, on me verra toujours.

SOLDATS.

Jurons à notre Czar, de le servir toujours.

PIERRE.

Courez au camp, préparez tous vos armes,
Je suis vos pas.

SOLDATS, *agitant leurs armes avec transport.*

Bravons les allarmes,
Marchons;
Sans quitter les armes,
Mourons!

SCÈNE XIV.

PIERRE, CATHÉRINE.

PIERRE, *avec sensibilité.*

C'est toi, Catherine... toi, qui n'as pas craint le désespoir de ces soldats furieux, pour les rendre à leur Souverain.

CATHERINE.

Sire, je leur parlais de vous.

PIERRE.

Tu m'as sauvé la vie, tu viens de faire plus encore, en me donnant les moyens de la perdre avec honneur.

CATHERINE.

O ciel!

PIERRE.

Ton âme si noble t'avait rapproché de moi, je le sens, elle pouvait seule comprendre la mienne... et quand j'ai tant fait pour le bonheur de mon peuple, aurait-il pu me blâmer de songer enfin au mien!

CATHERINE, *d'un air suppliant.*

Ah! par pitié, ne me tenez plus ce langage.

PIERRE, *avec douleur.*

Va... je puis maintenant parler d'un destin dont je ne

dois jamais jouir, tout est fini pour nous, Catherine, l'avenir de la Russie va périr cette nuit avec moi.

CATHERINE.

N'est-il donc aucun secours à attendre?

PIERRE.

Aucun. Le canon du fort St.-Anne devait seul en demander à Menzikoff, (*baissant la voix.*) et ce fort est maintenant au pouvoir de l'ennemi, qui nous en a séparés en nous cernant.

CATHERINE.

Grands dieux!

PIERRE.

Impossible d'avertir Menzikoff de nos périls; pour éviter les Suédois, et arriver jusqu'à lui, il faudrait connaître à fond les sentiers de ce pays, et nos soldats, étrangers en ces lieux...

CATHERINE, *à part.*

O ciel! quelle idée! ce projet!

PIERRE, *avec agitation.*

Je ne puis tarder à les rejoindre. (*à Catherine.*) Mais c'est en ces lieux, témoins de ton triomphe, que je veux leur donner le signal du combat, et te revoir pour la dernière fois.

(*Il sort par la gauche.*)

CATHERINE, *seule.*

Oui, le ciel m'inspire. (*voyant entrer Ulrich.*) Ah! voilà celui qui peut nous sauver tous.

SCÈNE XV.

CATHERINE, ULRICK, *son sac sur le dos, son fusil à la main.*

ULRICH, *lui montrant ses armes.*

C'est moi, Catherine, je viens vous faire mes adieux,

v'là mon équipage de route, et j' crois que la mienne sera longue.

CATHERINE, *avec agitation.*

Ulrich, mon ami, écoute-moi.

ULRICH.

Non, non, j' sais tout... J' vous l' disais c' matin, vous mériteriez un empereur.

CATHERINE.

Ulrich, peux-tu penser que jamais...

ULRICH.

Adieu, Catherine... d'ailleurs vous ne m'aimez pas; et puisqu'il faut qu'il en tombe c'te nuit, vaut mieux que ce soit moi qu'un autre. J' n'ai plus d'mère... plus d' famille... j' n'avais que vous... et comme j' vois bien que je n' vous aurai plus... alors en avant.

CATHERINE.

Mais si maintenant je pouvais être à toi.

ULRICH.

Hein... qu'est-ce que vous dites donc là?

CATHERINE.

Si tu le veux, ma main t'appartient.

ULRICH, *avec transport.*

J'étouffe!

CATHERINE.

Elle est à toi... mais il faut la gagner.

ULRICH.

Parlez... j' voulais mourir... j' peux pas faire davantage.

CATHERINE.

Si tu peux sauver le Czar et tous les braves qui sont en ces lieux.

ULRICH.

A moi seul... pas possible.

(La nuit commence.)

CATHERINE, *vivement.*

Toi seul, élevé dans ces montagnes, tu n'en ignores aucun détour... à la faveur de la nuit qui commence, tu pourrais peut-être te rendre près de Menzikoff, et l'instruire du danger qui nous menace.

ULRICH.

Ce n'est que ça! (*lui prenant la main.*) Je la gagnerai.

CATHERINE.

Et si tu n'allais pas revenir?

ULRICH.

Eh bien! vous me pleureriez un petit peu; mais si je reviens... vous m'épouserez.

CATHERINE.

Prends cet anneau... l'anneau du vieil oncle à qui je dois tout au monde... j'ai juré d'être à celui qui le recevrait de moi.

ULRICH, *avec transport.*

J' vous l' rapporterai, Catherine, j' vous l' rapporterai; j' vas endosser l'habit d'un de nos prisonniers Suédois pour mieux tromper l'ennemi, et en route. (*lui baisant la main.*) J' prends-là du bonheur et des jambes pour tout le voyage.

(*Nuit.*) (*Il sort en courant.*)

CATHERINE, *seule.*

Mon sort est fixé... cachons nos larmes.

SCÈNE XVI.

CATHERINE, PIERRE, *entouré de soldats, officiers. On bat au champ de la coulisse; tout prend l'aspect d'un combat. La nuit est sombre.*

PIERRE.

Marchons, enfans, marchons!

SOLDATS.

Près de notre Czar, nous mourrons.

CATHERINE.

Mourir, non; non... De ce pays sauvage,
Ulrich connaît tous les détours;
J'ai su le décider à risquer le passage
Du camp des ennemis.

PIERRE, *avec transport.*

Soldats, se service est sans prix.

SOLDATS.

Vive à jamais notre amie.

PIERRE.

Après un tel bienfait, après tant de grandeur,
Le monde approuvera le choix que fait mon cœur.

CATHERINE.

Dieux!

PIERRE.

Partons, mais si j'échappe à la rage ennemie,
Catherine, avec moi, fera votre bonheur.

SOLDATS.

Catherine est la Souveraine
Que nous chérirons à jamais;
Par ses vertus et ses attraits,
Elle est bien digne d'être Reine.

CATHERINE.

Tant de gloire... arrêtez, ma main n'est plus à moi,
D'Ulrich elle est la récompense.

PIERRE.

Ulrich braverait ma puissance!

CATHERINE.

Peut-être en ce moment, Ulrich meurt pour son Roi.

(*Plusieurs coups de fusil se font entendre.*)

TOUS.

Quel bruit!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, PIKOFF, *accourant.*

PIKOFF.

Le voici! le voici!

PIERRE.

Qui cela? parlez.

PIKOFF.

Un prisonnier Suédois, qui s'échappait de votre camp; je l'ai reconnu à son uniforme, j'ai donné l'alerte, et vos sentinelles viennent de tirer sur lui.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, ULRICH.

CATHERINE.

C'est Ulrich.

ULRICH.

Laissez-moi, laissez-moi; je n'ai pu quitter le camp, Catherine, c'est ce maudit habit...

CATHERINE.

Plus d'espoir!

(*Le canon du fort St.-Anne se fait entendre dans le lointain.*)

PIERRE.

Silence... écoutez, c'est le canon du fort St.-Anne.

ULRICH, *montrant son bras.*

Eh! sans doute, les coups de fusils que j'ai reçu là, auront jeté l'allarme parmi les Suédois qui s'en sont emparés.

PIERRE.

Ils donnent eux-mêmes le signal à Menzicoff.

ULRICH.

Et t'nez, Menzikoff les a entendu... ces feux, là-haut, sur la montagne, v'là sa réponse.

(*Les montagnes de neige se couvrent de feux à l'horison.*)

PIERRE.

Soldats! la victoire est assurée! et c'est au conseil de Catherine... de votre Souveraine que vous la devez.

ULRICH, *avec douleur.*

Qu'entends-je! Catherine... et cet anneau?

CATHERINE.

Ulrich! j'ai refusé.

ULRICH, *hésite un moment; puis offre l'anneau de Catherine au Czar avec douleur.*

Vous... T'nez, Sire, voilà ce que Catherine m'a chargé de vous remettre.

REPRISE DU FINAL.

ULRICH.

Mais daignez écouter ma prière.

PIERRE.

Mon brave Ulrich, pour toi, que puis-je faire?

ULRICH

A l'avant-garde, je veux servir.

CATHERINE, *avec douleur.*

Il est blessé,

ULRICH.

De ce bras là, peut être,
Mais l'autre peut encore agir.

PIERRE.

Tu n'en veux donc plus à ton maître?

ULRICH.

Vos ennemis l' sauront, en avant!

(Il saisit un tambour placé près de la chaumière, et le frappe en chantant.)

Plan, plan, en avant!
C'est là not' cri de ralliement.

SOLDATS.

En avant!
C'est là not' cri deralliement.

ULRICH, *sur son tambour.*

Plan, plan, plan,
En avant; vous autres, en avant.

TABLEAU.

(Ulrich est en tête de la colonne, et bat la charge sur son tambour, en regardant douloureusement Catherine, qui baisse tristement les yeux. — Le Czar tient la main de Catherine, et indique de son épée le côté de l'ennemi à ses soldats qui se précipitent sur les pas d'Ulrich.)

FIN

